

29 Septembre - 8 Octobre 1944 – Le Front des Vosges

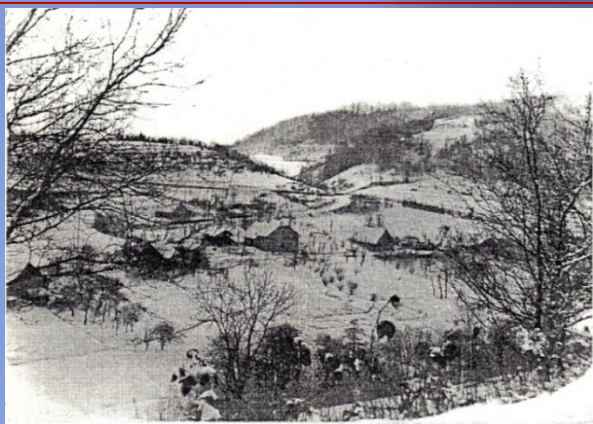
La Légion au Col de la Chevestraye

Fin septembre 1944, la limite du secteur Nord de la D.F.L. est reportée à la ligne Lure-Malbouhans-Fresse-Belfahy-col de la Chevestraye. Les 1^{er} et 2^{ème} Bataillon de Légion Etrangère relèvent la 1^{ère} D.B. dans le secteur Fresse-La Chevestraye. Mission est donnée aux Légionnaires le 2 octobre d'opérer une action de diversion sur le Col de la Chevestraye pour appuyer l'attaque qui se déroule sur Ronchamp, et de rétablir la liaison avec le Bataillon de Marche 24 de la 4^{ème} Brigade. Fin octobre, la compagnie Chambarand du B.M.4 occupera le secteur du Larmet.



Général BROSSET
Commandant la 1^{ère} D.F.L.

CHRONOLOGIE DES EVENEMENTS



Le col de la Chevestraye - Crédit photo Vidberg

La Demi-brigade de Légion Etrangère au complet cantonne à Saint-Julien aux environs de Dijon jusqu'au 17 septembre puis elle se porte à l'Isle-sur-Doubs et à Courchaton entre le 18 et le 21 septembre. Dès son arrivée à Fresse, le colonel DELANGE veut reprendre le col de la Chevestraye et charge le 1^{er} B.L.E. de cette mission.

29 Septembre

- Le 1^{er} B.L.E. (Bataillon SAIRIGNE) opère directement sur le col et parvient à s'installer sur la ligne de crête du PLAINET.
- Le 2^{ème} B.L.E. (Commandant SIMON) tente de manœuvrer à l'Ouest. Il occupe dans l'après-midi les cotes 792 et 661, à mi-pente du col de la CHEVESTRAYE. 20 h : à court de munitions et contraint d'abandonner « 792 » avec de lourdes pertes, il est repoussé vers sa base de départ.
- La 2^{ème} section du GENIE se porte dans le secteur du 1^{er} B.L.E., la 1^{ère} dans le secteur du 2^{ème} B.L.E. Le soir, la 2^{ème} section aménage une piste pour le ravitaillement du 1^{er} B.L.E. aux environs de ROC DU PLAINET. Le Lieutenant ARNAUD reconnaît la piste menant à la cote 792.

30 Septembre

- Le 2^{ème} B.L.E., en position sur les cotes 648 et 661, débouchant sur les bois de FRESSE, repousse plusieurs assauts ennemis débouchant du col de la Chevestraye.

- Renfort du Bataillon de Marche n° 4 Chambarand du capitaine MARIOTTE, poussé vers « 792 ». Durement reçu, il se replie sur le secteur du 1^{er} B.L.E., à son tour accroché sérieusement en tentant de pousser en direction de la cote 620.

1^{er} Octobre

BROSSET décide d'infléchir vers le Nord-Est l'axe d'effort de la 4^{ème} Brigade. Il lui donne mission de marcher vers Ronchamp et Champagny. De son côté, la 1^{ère} Brigade devra attaquer le col de la CHEVESTRAYE et pousser vers le Sud jusqu'aux croupes de la VERRERIE. Les 2 Brigades, dont les positions sont distantes de 8 km, se porteront à la rencontre l'une de l'autre pour prendre Ronchamp en tenaille.

- Le 1^{er} B.L.E. progressant vers le Sud à partir du Roc du Plainet est arrêté à 1 km de là sur la hauteur suivante, la cote 655 (Le Cunot), où il est sérieusement accroché. Il cherche, en vain, à atteindre la lisière du bois dominant LA VERRERIE-CHAMPAGNEY ; il atteint le soir les hauteurs au Nord du village de RHIE.
- Le 2^{ème} B.L.E. s'empare de la cote 701, à un kilomètre à l'Ouest du Col.

2 Octobre

- Mission de la Division : renforcer le point d'appui de Fresse et reprendre le col de la Chevestraye au Nord.
- 1^{ère} Brigade : action de diversion sur le Col de la Chevestraye pour appuyer l'attaque de Ronchamp.
- 2^{ème} B.L.E. : reprise de la cote 792 ; 1^{er} B.L.E. enchaîné entre 2 bataillons de plus en plus agressifs, tente de rétablir la liaison avec la 4^{ème} Brigade : il atteint le soir les hauteurs au Nord du RHIE et CRIERE.
- 4^{ème} Brigade, le B.M. 24, après une violente préparation d'artillerie attaque Ronchamp, pratiquement nettoyé le soir.

3 Octobre

- Légion et 4^{ème} Brigade réalisent leur liaison à hauteur de la Houillère.
- Le 1^{er} B.L.E. occupe Le Cunot (665) et le Ciotet (620) le matin ; Les hauteurs dominant le col de la Chevestraye sont enlevées par le Bataillon ukrainien : 80 tués

29 septembre- 8 Octobre 1944 – Le Front des Vosges

La Légion au Col de la Chevestraye

- Le B.M. 24 marche depuis la Chapelle Notre-Dame-du-Haut jusqu'aux villages de la SELLE et du RHEN : il opère sa liaison avec le 1^{er} B.L.E. ; s'empare de la cote 406, hauteur boisée dominant la sortie Est de Ronchamp.
- La 1^{ère} Brigade s'efforce d'investir le col de la Chevestraye par les hauteurs au Sud.

Les jours suivants....

Violentes contre-attaques allemandes les 4, 5 et 6 octobre aux abords du col et de la cote 620, au Sud du Plainet. Leurs infiltrations finissent par isoler le 1^{er} B.L.E. du B.M. 24.

- La 3^{ème} Compagnie Nord-Africaine du 1^{er} B.L.E. est prise à partie.

- Le Régiment de 11^{ème} Cuirassiers prend part à l'attaque de la Chevestraye. Le 2^{ème} groupe d'escadrons est à Larmet avec pour objectif la cote 701.

5 Octobre 1944

11^{ème} Cuirassiers :

7h30 - Rude accrochage (1 tué, 11 blessés). La cote 701 est prise et reprise 2 fois. 1^{er} groupe d'escadrons sur la cote 714.

17h30 - Contre-attaque allemande généralisée sur l'ensemble du secteur. (1^{er} groupe : 2 tués)

Nuit : 1 escadron à la cote 714, 2 escadrons à la cote 701, éléments vers la cote 638 (Le Sapoz). Le 2^{ème} groupe d'escadrons est au Sud de Larmet en vue de l'attaque de la cote 701.

6 Octobre 1944

01h10 - Nouvelles infiltrations allemandes pour reprendre la cote 701 .

18h30 - Bombardement du P.C. arrière du 1^{er} groupe

23h - Violente contre-attaque allemande pour reprendre la cote 701, repoussée.

7 Octobre 1944

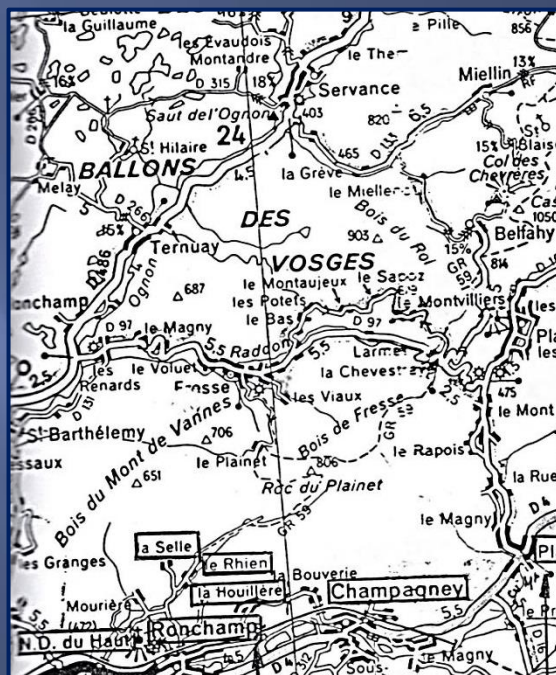
17h - Violentes contre-attaques allemandes, repoussées sans pertes de notre côté.

8 Octobre 1944

Le Général pense pouvoir déboucher dans la vallée par BELFAHY (au Nord de LA CHEVESTRAYE) mais les voies de communication s'avèrent impraticables.

2^e B.L.E. - Nouvel échec cote 701 et gros accrochage dans la nuit (4 blessés) ; activités de patrouilles. Relève des 3^{ème} et 4^{ème} Escadrons qui descendent au repos au Bas.

Les deux panoramas se trouvent sur le circuit du souvenir N° 1 - Départ col de la Chevestraye



Carte de situation des engagements de la D.F.L. entre le 25 septembre et le 19 novembre 1944



Cette plongée sur Plancher-Bas se découvre depuis le chemin principal, non loin de la stèle du maquis du Plainet

Crédit photos : Alain Jacquot-Boileau

oooooooooooooooooooooooooooooooooooo

29 septembre- 8 Octobre 1944 – Le Front des Vosges

La Légion au Col de la Chevestraye

Du 29 septembre au 8 octobre,
la 13 D.B.L.E au Col de la Chevestraye
**André-Paul COMOR et Gabriel BRUNET
DE SAIRIGNE**



La Demi-brigade attend d'être relevée par les 3^{ème} et 4^{ème} bataillons du 4^{ème} Régiment de Tirailleurs Marocains. Elle va remplacer le Combat command 3 de la 1^{ère} Division Blindée au Nord de la route de Lure à Giromagny.

Le col de la Chevestraye, pris, puis perdu, doit être attaqué dès le 29 Septembre à la demande du général BROSSET.

Les officiers qui vont conduire l'assaut ne disposent que des rares renseignements fournis par leurs camarades du Combat Command 3. Les Allemands occupent bien le terrain, disposent d'armes lourdes en nombre suffisant pour battre efficacement le terrain découvert. Le 1^{er} B.L.E. opère directement sur le col alors que le 2^{ème} B.L.E. tente de manœuvrer à l'Ouest.

Le Bataillon de SAIRIGNE parvient à s'installer sur la ligne de crête du PLAINET.

Quant aux hommes du Commandant SIMON, ils occupent assez rapidement les cotes 792 et 661, mais l'ennemi se ressaisit dans une contre-attaque d'une rare violence et rejette la 5^{ème} Compagnie du Capitaine PERNET sur sa base de départ.



Jacques PERNET
Crédit photo :
Ordre de la Libération

Les 6 Légionnaires laissés sur le terrain ont été retrouvés le 6 octobre au cours d'une patrouille. Les Allemands les avaient achevés.

Le 30 septembre, la situation reste inchangée. Le temps pluvieux rend le terrain impraticable. L'avantage reste encore à la défense. L'ennemi, invisible dans les sous-bois, peut à loisir attendre ces hommes fatigués par les pénibles marches d'approche semées d'obstacles désormais habituels : mines anti-personnel, pièges de toutes sortes, tireurs isolés embusqués dans les arbres, enfin.

L'ennemi ne cède pas un pouce de terrain. Le général BROSSET, dans l'intention de soulager le 1^{er} B.L.E., lance donc une compagnie du F.F.I. Chambarand à l'attaque de la cote 792. Peine perdue !

Les assaillants se replient sur le secteur tenu par le Bataillon de SAIRIGNE qui, de son côté, tente de pousser en direction de la cote 620. La manœuvre échoue.

« 30 septembre - Patrouilles au cours de la nuit. Pendant la journée, lente progression. Une très forte résistance ennemie à la cote 620 (sud-ouest de la Cugnot) stoppe l'avance. On cherche à la manœuvrer par un mouvement d'encerclement d'ouest en est. Vers le soir arrive une compagnie de choc qui doit occuper la cote 792, au nord du bataillon. En fin de journée et malgré de violents tirs d'artillerie amie, la cote 620 tient toujours ». Carnets du Lt-Colonel Brunet de Sairigné

Le 1^{er} octobre, le Bataillon SIMON parvient à occuper la cote 701. Il est vrai que les Légionnaires reçoivent l'appui de 4 Tanks-Destroyers et de 6 canons de 57 mm dont 4 de la Compagnie Antichar 13 (C.A.C. 13).

L'appui de 2 batteries de l'Artillerie divisionnaire, les fameux 105 mm américains, ne suffit pas à entamer la ligne de résistance ennemie : le 1^{er} B.L.E. cherche, en vain, à atteindre la lisière du bois dominant LA VERRERIE-CHAMPAGNEY.

Au terme de cette journée où la Demi-Brigade a piétiné, on relève au seul B.C. 13, 2 tués et 24 blessés.

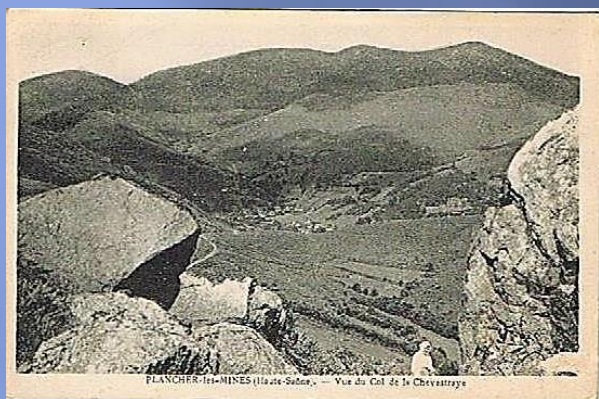
« 1^{er} octobre - Activité sur l'ensemble du front du bataillon. La 3^{ème} Cie perd 200 mètres de terrain, mais reste au contact. Au cours de la journée, l'artillerie amie exécute de nombreux tirs d'arrêt devant la 3^{ème} Cie et la 3^{ème} Nord-Africaine pour entraver les tentatives ennemies ». Carnets du Lt-Colonel Brunet de Sairigné

Le Commandant de la 1^{ère} D.F.L. ne renonce pas pour autant ! Il prépare une manœuvre sur RONCHAMP pour le 2 octobre. Le 1^{er} B.L.E. doit agir en dispersion sur le col de la Chevestraye.

2 Octobre

Le Colonel RAYNAL qui conduit la 4^{ème} brigade de la 1^{ère} D.F.L. atteint ses objectifs dès 9h10.

De leur côté les Légionnaires ne rencontrent pas de sérieuses résistances ; quelques timides tentatives d'infiltrations ennemies dans le dispositif sont vite repoussées et les hauteurs au Nord du RHIEN sont atteintes à la tombée du jour.



Crédit photo : Delcampe.net

Quelle n'est pas la surprise de ces hommes blasés - ne comptent-ils pas déjà dans leurs rangs de nombreuses nationalités et depuis plusieurs mois plus de 300 Nord-Africains - de voir descendre du camion une forte compagnie de renfort en uniforme et équipement allemands ! Il s'agit d'éléments du Bataillon ukrainien ou B.U.K., rallié au maquis de Haute-Saône le 27 août 1944*. Détachement d'allure surprenante dans une guerre décidément insolite ! Mais comment ne pas accueillir avec un certain contentement ces combattants alors que l'offensive piétine depuis quatre jours et que la liste des tués, blessés et disparus s'allonge !

*Le B.U.K., en fait 3^{ème} Bataillon du 1^{er} régiment d'infanterie de la 30^{ème} Division de Waffen S.S., avait rejoint un Maquis de la Haute Saône à Noidans, après avoir massacré son encadrement allemand...

« 2 octobre - Patrouilles au cours de la nuit avec quelques accrochages. C'est d'ailleurs la caractéristique de la guerre dans les bois que cette perpétuelle activité de petits éléments, obligeant les hommes à une tension nerveuse d'autant plus éprouvante que les conditions atmosphériques sont rudes et que les équipements d'hiver n'ont pas encore été distribués. Par à-coups successifs, on gagne du terrain. Une partie de Ronchamp est occupée dans la matinée et on en profite, vers 12h45, pour tenter un troisième essai de percée, après une préparation d'artillerie. La tentative échoue. A 14 heures, manœuvre de diversion pour aider l'opération menée au sud par la 4^{ème} Brigade. Vers 17 heures, la 3^{ème} Cie réussit à couronner la crête qui lui avait été fixée pour objectif, ce qui permet aux autres unités de s'aligner sur elle. » Carnets du Lt-Colonel Brunet de Sairigné.



Jacques ROUMEGUERE, portrait d'un artilleur en liaison avec la 13 D.B.L.E.

Citation à l'Ordre de la Division - (O.G. n° 260 de la 1^{ère} D.F.L. en date du 11-12-1944) « Officier énergique, blessé grièvement au genou à Bir-Hacheim, est retourné au combat pour participer avec la Division à la campagne de Tunisie, puis avec le Corps Expéditionnaire Français, à la Campagne d'Italie. Malgré une jambe presque raide, est rentré au Régiment pour la campagne de France. A fait preuve devant Belfort, en liaison avec l'infanterie d'une endurance et d'une énergie dignes de son passé, en particulier devant la Chevestraye en octobre et novembre 1944 et devant Masevaux les 28 et 29 Novembre malgré de violents tirs ennemis ».

« Personnellement, j'assimilais l'Allemagne au nazisme. Par contre, l'Allemand était un patriote qui comme moi faisait son devoir de citoyen. Artilleur, j'ai eu le privilège de ne pas savoir qui je tuais, à l'exception, dans les Vosges, d'un observateur qui m'avait été signalé hissé dans un arbre à bord d'un tonneau qu'un de mes obus a désintégré et j'ai su par les résistants du secteur que c'était un officier allemand. Revenu à la vie civile je n'ai cessé de penser sporadiquement, et encore maintenant, à cet homme que j'ai tué, qui avait une famille, et peut-être des enfants »

J.R., 2000



Crédit photo :
Florence Roumeguère



Jacques ROUMEGUERE (1917-2006) - Né au Havre, fils d'un colonel d'artillerie tué au front l'année de sa naissance, Jacques Roumeguère fait son service militaire dans l'artillerie de marine en 1938. Il participe à la défense de Lille où il est fait prisonnier (1^{er} juin 40).

Refusant viscéralement cette situation, il parvient à s'évader et à embarquer, de nuit, depuis le Pas-de-Calais pour l'Angleterre dans une barque avec cinq britanniques (17 juin 40). Engagé dans les Forces Françaises libres (FFL), il est envoyé en Afrique Equatoriale Française et prend part à l'opération de Dakar puis à la campagne de Syrie (juin 41). Après une formation d'officier à l'école d'aspirants de Damas, il rejoint le 1^{er} Régiment d'artillerie des FFL avec lequel il participe, au sein de la 1^{ère} Brigade française libre, à la campagne de Libye. Grièvement blessé à la jambe à Bir-Hakeim (9 juin 42), il refuse d'abandonner son poste avant le lendemain alors que sa blessure lui interdit tout mouvement. Décoré de la croix de la Libération (9 septembre 42), il retrouve son régiment après de longs mois de soins en Italie en 44, avant de débarquer en Provence et de combattre dans la vallée du Rhône, dans les Vosges et en Alsace avec la 1^{ère} division française libre. Dès novembre 45, il occupe le poste de secrétaire général de l'Ordre de la libération avant d'exercer dans les années 1960 les fonctions de consul général à Bangui, puis à Diego-Suarez.

Il est ensuite nommé chef de district de la Nouvelle-Amsterdam (1973-1975) et termine sa carrière comme inspecteur général de l'équipement (1983).

- Commandeur de la Légion d'Honneur
- Compagnon de la Libération - décret du 9 septembre 1942
- Member of the British Empire

Vladimir Trouplin, Dictionnaire de la France libre.



"Groupe d'Ukrainiens ayant rejoint les F.F.I. Les deux Bataillons ukrainiens furent incorporés à la 13 D.B.L.E. juste à temps pour les engagements finaux dans la région de Belfort"
CP : <http://forum.ottawa-litopys.org>

Quand le jour se lève, ce 3 octobre 1944, les hommes retrouvent le brouillard et l'humidité qui les glacent dans leurs vêtements d'été.

Une nouvelle fois la Légion va tenter de coiffer le col. Les Ukrainiens sont de la partie.

Coiffés de bérets basques, tout en conservant leur uniforme allemand, ils se ruent à l'assaut de la cote 736.

Le capitaine DARMUZAI les commande. A ses côtés quelques officiers et sous-officiers dont certains parlent le russe. Au prix de lourdes pertes - la compagnie perd 80 hommes - l'objectif est enfin atteint en début d'après-midi. Le lendemain, les Allemands lancent une contre-attaque que les Ukrainiens ne peuvent repousser.

Pris de panique, n'abandonnent-ils pas leur position en 736 ? Le Capitaine LANGLOIS rétablit la situation vers 10h. L'expérience ne sera pas renouvelée : le commandement choisit de ventiler les nouveaux « engagés » dans les différentes compagnies dans le cadre de la nouvelle réorganisation qui se dessine.

« 3 octobre - Dispositif inchangé. Une patrouille du 2^{ème} B.L.E., venue prendre liaison, se fait accrocher au retour. Vers 10 heures, la 3^{ème} Cie évacue ses emplacements pour permettre une préparation d'artillerie, grâce à laquelle elle peut reprendre la progression. Une compagnie de Légion, arrivée en renfort la veille au soir et composée uniquement d'Ukrainiens faits prisonniers par les Allemands et incorporés dans leurs rangs, puis repris en Normandie et baptisés soldats français, se fait accrocher mais réussit finalement à atteindre son objectif. Parmi ces Ukrainiens se trouvaient quatre jeunes enfants de troupe, de 13 à 15 ans, que les chefs de bataillons attachent à leur personne comme porte-carabine ou transmetteurs d'ordres. Fiers d'être considérés comme des guerriers, ils feront toute la campagne d'hiver avec un sang-froid de vieux soldats ». Carnets du Lt-Colonel Brunet de Sairigné.

4 Octobre

Après une nuit calme, c'est au tour de la 3^{ème} Compagnie Nord-Africaine du 1^{er} B.L.E. d'être surprise par une nouvelle initiative ennemie. La brève préparation d'artillerie suffit à semer le désordre parmi les Tirailleurs qui refluent sur le flanc droit de la 3^{ème} Compagnie. A 9h, après une heure et demie de combats meurtriers, les fantassins allemands hésitent puis s'arrêtent à l'entrée du bois de CHARVANEY.

Les canons de la C.C.I. 13 et de l'Artillerie divisionnaire ont fait merveille. Mais on relève 5 morts et 33 blessés pour le seul Bataillon de SAIRIGNE.

Les munitions s'épuisent. Il faut réduire les activités de la Demi-brigade à des patrouilles et des coups de main.

« 4 Octobre - Combats de patrouilles pendant la nuit. Vers 10 heures, contre-attaque ennemie. Elle est stoppée par le feu conjugué des mortiers et de l'Artillerie. Mais l'activité ennemie reste grande sur tout le front du bataillon pendant le reste de la journée. Quelques prisonniers.

5 Octobre - Vers 7 heures, grosse attaque qui oblige la 3^{ème} Nord-Africaine à se replier en combattant. L'ennemi s'infiltré jusqu'aux bois de Chacranay et la situation devient sérieuse. Bagarre générale. Finalement, l'attaque est arrêtée par les tirs d'infanterie et d'artillerie.

6 Octobre - Nuit calme. Une opération pour dégager les bois de Chacranay les trouve libres d'ennemis. L'avance, poursuivie avec vigueur, permet de réoccuper les anciennes positions.

7 Octobre - Rien de spécial à signaler. On profite du calme relatif pour envoyer par roulement les compagnies se reposer 24 heures au Plainet. » Carnets du Lt-Colonel Brunet de Sairigné.

Le 8 octobre, le 2^{ème} B.L.E. subit un nouvel échec à la cote 701 en dépit des appuis d'artillerie. Les hommes accusent la fatigue : les accidents et les imprudences qui se multiplient, causent des pertes - 4 tués et 6 blessés en moins d'une semaine.

« 8 Octobre - Mitrailade au cours de la nuit. Vers 13 h 30, des unités du 22^{ème} Bataillon de marche nord-africain attaquent la cote 620, aidées par des éléments des fusiliers-marins, des chars et des tirs d'artillerie. Elles prennent pied sur l'objectif, se replient devant une contre-attaque, contre-attaquent à leur tour et, en définitive, s'emparent de la crête ». Carnets du Lt-Colonel Brunet de Sairigné.



9 Octobre - Nuit calme. Un accident de mortier à la 1^{ère}

Compagnie tue un homme et en blesse un autre.

Je ne suis pas loin actuellement de ma vieille garnison (Gérardmer) et le paysage m'est presque familier, ainsi que la pluie, d'ailleurs, qui ne nous fait grâce d'aucune journée. La vie dans les bois ne me déplaît pas, mais c'est une guerre épuisante pour les hommes dont la tension nerveuse est continue.

Source : A.P. Comor

Ils tiennent magnifiquement le coup, bien qu'ils soient absolument déshabitués de ces climats. J'espère que le « Grand Charles » va vouloir montrer à Paris ses vieux compagnons et que je vais ainsi avoir l'occasion de vous voir longuement, si vous habitez encore la capitale.

La campagne de France aura été une magnifique et passionnante course à travers des coins que j'ignorais absolument ; elle va se terminer, je pense, par une campagne d'hiver qui va nous faire connaître encore une forme de guerre que je ne connaissais pas. J'espère que Christian s'est engagé ou va le faire ; je serais enchanté qu'il vienne à la division où l'esprit est si beau et si propre à redresser quatre ans de déformation honteuse. J'ai une peur affreuse de trouver mon filleul semblable aux jeunes Français qui se sont engagés chez nous (en principe, donc, les meilleurs) et qui sont lamentables. (...)

Je suis en plein nuage et la bruine tombe doucement ; c'est la première journée de calme dans le secteur : pas un coup de fusil depuis ce matin et la brume permet d'allumer de grands feux, fort appréciés de tous. On est réconcilié avec l'humanité, je vous assure, au milieu des braves gens qui m'entourent. »

10 -11 octobre - Calme relatif.

12 octobre - Nuit calme. Vers 11 heures, une patrouille tombe sur un piège de 3 mines et perd un tué et deux blessés. Des pionniers sont demandés pour déminer. Pendant ce temps, sans attendre, la 3^{ème} Nord-Africaine renvoie une patrouille, accompagnée de brancardiers, chercher les victimes. Elle tombe dans le même piège.

Au total : 3 tués et 5 blessés. » Carnets du Lt-Colonel Brunet de Sairigné.

LA MAUVAISE SITUATION PHYSIQUE ET MORALE DE LA « 13 » - d'après André-Paul Comor

Jusqu'au 25 octobre, la 13 D.B.L.E, bloquée à FRESSE et au Col de la Chevestraye, subit des accrochages au niveau de la section ou du groupe de combat. Cette succession d'escarmouches, d'embuscades de plus en plus meurtrières affecte le moral de la troupe qui supporte difficilement d'être « mal traitée ».

L'exposé de la situation sanitaire que le Capitaine-médecin GUILLON présente le 10 octobre 1944 au commandant de la 1^{ère} D.F.L. met en lumière les nombreuses insuffisances de l'habillement des hommes, compte tenu des conditions climatiques. Les Légionnaires n'ont pas tous perçu des capotes, leurs chaussures sont en mauvais état, enfin ils ne possèdent qu'une seule couverture.

Le médecin relève un point plus inquiétant. Selon lui, depuis le 8 octobre, plusieurs légionnaires européens se sont présentés à la visite pour les mêmes troubles (dont un cas net de « pied de tranchée »). De nombreux hommes, dans les compagnies en ligne, souffrent d'engelures et d'engourdissement des membres inférieurs mais n'ont pas voulu se présenter au médecin pour cela. L'accroissement rapide du nombre des indisponibles laisse prévoir que, d'ici quelques jours, des évacuations massives devront être effectuées. Les effectifs vont fondre à vue d'œil. Inutile d'ajouter que le moral se trouve de ce fait, et pour d'autres raisons qui vous sont connues, durement atteint. Il sera, d'ici peu, impossible de compter sur la valeur combative de nos hommes ».

Le médecin conclut en demandant un certain nombre de mesures immédiatement applicables tels que le repos, un équipement minimum pour chaque homme, des centres de repos avec douches et étuves pour recevoir la moitié de l'effectif pendant quelques jours.

Presque simultanément le commandant du B.C. 13 envoie un rapport sur le moral où l'on peut lire :

*« L'impression d'un sabotage systématique de nos unités se confirme de plus en plus. Les divisions voisines sont venues avec leurs remorques, leur habillement. Dans le secteur de Longueville, nos hommes sans capote, avec une couverture, grelottant de froid et trempés jusqu'aux os, se sont vus relever par des tirailleurs indigènes, munis de capotes disposant de leur sac d'allègement au complet (...). On ne comprend pas que le haut commandement lance à l'attaque : sans essence, sans munitions, sans chaussures, sans capotes, sans alcool, sans « pinard », une troupe qui a fait ses preuves et se bat sans arrêt depuis 1939, une troupe qui voit les éléments qui la relèvent, au fur à mesure de son avance, rester stationnaires ou abandonner le terrain si chèrement acquis (...). Cadres et troupe commencent à être las de se battre dans de mauvaises conditions, pour libérer des gens qui ne leur en sont aucun gré (...). Le moral est bas, très bas, et le responsable de cet état de choses est, pour tous, le haut commandement ». **

L'irritation qui se fait jour et se précise chez les officiers plus anciens, ceux qui conservent l'esprit Free French, traduit les préventions d'une partie des cadres de la Demi-brigade à l'égard du chef de la 1^{ère} Armée.

* Archives du général Arnault, rapport sur le moral, 11 octobre 1944)

29 septembre- 8 Octobre 1944 – Le Front des Vosges

La Légion au Col de la Chevestraye

LA 13 D.B.L.E AU VILLAGE DE LARMET

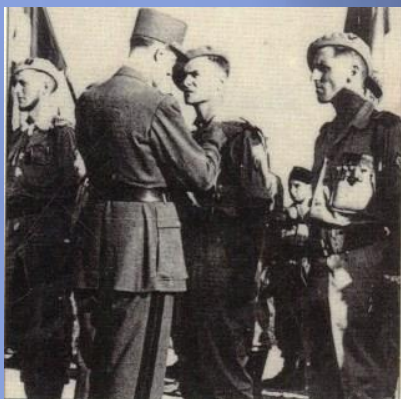
*Anecdote rapportée par le général
Jean SIMON*



LE BATAILLON DE MARCHÉ 24

EN LIAISON AVEC LA « 13 »

Journal de André SEBART



*Le général de
Gaulle décore le
commandant
Simon de la
Légion d'honneur
en Italie.
A sa droite, le
commandant
Saint Hillier*

« A la mi-novembre*, le 2^{ème} Bataillon avait occupé la cote 792 en direction du col de Chevestraye. Une violente contre-attaque devait le repousser sur sa base de départ dans le village de L'Armet**. Il était interdit aux civils de se déplacer dans la région, et seul l'état-major de la Division pouvait accorder l'autorisation de circuler. Je reçus ainsi, un matin de bonne heure, la visite de deux civils munis des autorisations nécessaires. Ils habitaient normalement dans le village de L'Armet** et venaient, disaient-ils, récupérer des affaires. L'un d'eux, dans la cour d'une ferme, demanda au chef de pièce d'un canon antichar de le déplacer légèrement, ce qui fut fait. Les deux visiteurs, armés de pioches, se mirent à creuser le sol et, devant les Légionnaires médusés, sortirent une boîte métallique remplie de lingots d'or. La nouvelle se répandit très rapidement et, dès que les civils eurent disparu, l'ensemble du bataillon se mit avec ardeur à creuser dans les cours des fermes et à enterrer les pièces antichars et les armes automatiques. Mais ils ne devaient découvrir aucun trésor caché ! Cet intermède fut cependant bénéfique car, peu de temps après, le bataillon fut de nouveau attaqué au lever du jour - sans succès -, et cette attaque fut en grande partie repoussée grâce aux travaux spontanés d'organisation du terrain des Légionnaires ».

* Fin octobre

** En fait, village de Larmet en Haute-Saône

Général Jean SIMON

La Saga d'un Français Libre

« 3 octobre

Une liaison est faite non sans mal entre le B.M.24 et le 1^{er} Bataillon de Légion Etrangère qui vient du col de la Chevestraye et qui tire sur tout ce qui bouge dans les forêts épaisses. Très peu parlent le français.

La cote 406 au-dessus de la voie ferrée et de Ronchamp est prise par la 1^{ère} Cie au cours d'un violent corps à corps. L'observatoire du bataillon s'installe aussitôt de nuit sur 406 et le P.C. du Bataillon au pied Ouest du massif.

4 octobre

Toute la zone au Nord de Ronchamp est nettoyée, le village de la Houillère et le château sont enlevés mais nous ne pouvons aller plus en avant, l'ennemi est bien en place et des abattis truffent tous les passages possibles avec des champs de mines. Sous la pluie incessante et le brouillard dans les bois nous comptons nos nombreux blessés et tués par mines.

5/6/7 octobre

L'Allemand s'accroche désespérément dans le bois du CHEVANEL. C'est une bataille sur place et nous n'avancions pas dans ce bois qui est le dernier obstacle avant Champagny.

L'observatoire, compte tenu du mauvais temps permanent, ne sert à rien et je cours tantôt faire des liaisons avec le 22^{ème} B.M.N.A., tantôt à gauche avec le 1^{er} B.L.E.

Depuis Toulon, j'ai dans mon groupe Pierre SANGA, motocycliste du bataillon « sans moto », mais toujours prêt pour les liaisons.

Le 6 octobre, en fin d'après-midi, nous nous rendions derrière l'usine à coke et les crassiers de la Houillère en bordure du Rahin où nous devons joindre une compagnie du 22^{ème} B.M.N.A. dans le bois à hauteur de la Cité St Charles, un bruit de moteur tournant au ralenti nous surprend et nous découvrons dans une courbe du petit chemin un superbe *side-car* allemand vide. Combien sont-ils ?

Nous sommes prêts à faire feu lorsqu'à quelques 10m environ surgit « le propriétaire » qui ne nous attendait visiblement pas et qui sortant du fossé tout en se reculant, levait les bras en criant « *Kamarade* », sa mitraillette abandonnée. D'où venait-il ?

29 septembre- 8 Octobre 1944 – Le Front des Vosges

La Légion au Col de la Chevestraye

Il cherchait Champagny, mais lui tournait le dos. Grande joie de notre motard qui a enfin une moto. Allez « *schnell* » nous rentrons au P.C. avec le prisonnier dans son *side-car* en ayant bien du mal à nous faire reconnaître en passant par Ronchamp. Le Commandant COFFINIER décide que la prise de guerre restera affectée au groupe d'observation et liaisons du bataillon.

8 octobre

De jour comme de nuit ce sont sans arrêt des échanges de tirs d'artillerie et d'infanterie. On comprend mieux maintenant que le temps perdu entre Lyon et Dijon par suite du manque d'essence, a permis aux boches de préparer au maximum leur défense et d'amener des renforts de Norvège.

9 octobre

Le paysage change tous les jours avec la chute des feuilles qui s'accélère et maintenant « *la neige* ». A la C.A. le Capitaine JOUBE et le Lieutenant ANDRIOT sont blessés par éclats d'obus. Le Lieutenant POCHAT prend le commandement de la Cie.



A gauche, le Lieutenant ANDRIOT
et à droite le général JOUBE, à Obenheim
Crédit photo : Fondation B.M. 24 Obenheim

10 octobre

A tour de rôle les compagnies vont se mettre au chaud 1 ou 2 jours à Recologne et le Bataillon reste en ligne sur la défensive au-dessus de la voie ferrée dans le bois de CHEVANEL entre le château de la Houillère et Champagny.»

André SEBART

Carnet de route de la Mer Rouge au cœur de l'Allemagne

AU MILIEU DES MINES, DANS LE BOIS DE LA HOUILLERE

Par Pierre GRANIER (B.M. 24)



« Les hommes ne sont plus des hommes, mais des éponges saturées d'eau, et rouges des pieds à la tête de la boue qui colle à leurs cheveux comme à leurs brodequins. Tout ce qu'ils mangent a le goût de la boue. La boue est notre sel, notre condiment, notre manteau...

Le Bataillon est arrêté dans ces bois des Vosges depuis une semaine, quand l'ordre est donné de reprendre la progression.

La 2^{ème} Compagnie attaque en direction de Champagny, d'Ouest en Est, par les bois de LA HOUILLERE. Recomplétée au maximum avant le débouché, ma section avait plus de quarante hommes au départ. Une heure après, il m'en reste vingt-huit : les mitrailleuses, les balles explosives que la moindre feuille d'arbre fait éclater, les obus de mortiers, les grenades, et surtout les mines antipersonnel...

Elles sont partout, les mines : dans les buissons, au pied des arbres où l'on aurait justement envie de se précipiter pour se protéger du tir des mitrailleuses, sur les layons forestiers, dans les abatis, dans les branches. Elles explosent de toutes les façons, les unes quand on marche dessus, les autres si l'on accroche un fil dissimulé dans les broussailles ou sous les herbes.

Chaque pas doit être réfléchi, pesé, médité, et prompt en même temps. Tout ici n'est que pièges, obstacles, trahisures. C'est une branche qui tombe soudain, sans qu'on sache pourquoi ni comment, ce sont des feuilles mortes qui se mettent à craquer alors que personne ne les a foulées, ce sont des bruits, bizarres, avec toujours ces troublants ululements de chouettes.

En dix minutes de progression, j'ai compté dix explosions dans ma seule section. Et une explosion, cela signifie chaque fois, au moins un homme qui saute en l'air comme un pantin, et qui retombe cassé, désarticulé, sanglant.

Fréquemment, on s'arrête, on s'accroupit, on attend. Le cœur fait dans la poitrine un vacarme infernal, semble-t-il, et l'on jurerait que l'ennemi l'entend parfaitement, là, tout près, derrière ce buisson. Non, rien. Alors, on repart, quand brusquement, pétarade générale.

Tout le monde tire à la fois, les Allemands, les Français, des rafales claquent de tous les côtés, des grenades éclatent, ça sent la poudre, l'humus et le bois mouillé, et toujours cette pluie qui coule sur le casque, pénètre dans le cou sous le col de la capote, s'insinue le long du dos, entre les fesses, le long des jambes, pour rejoindre dans les godasses une autre eau venue du sol et qui clapote hargneusement.

Dans les bois, on a toujours l'impression d'être encerclés. On se plaque au sol, on riposte, parmi les cris des blessés, les râles des mourants.

Mais on avance quand même, par bonds, ou en rampant. Comme des Sioux, on est couverts de branchages, et les Allemands aussi, comme le montrent les cadavres qu'ils laissent sur place en se repliant.

D'autres mines sautent, qui annoncent à ceux d'en face l'arrivée de la 1^{ère} section de la 2^{ème} Compagnie, donc du 24^{ème} Bataillon de Marche de la 1^{ère} D.F.L. Alors, les Allemands tirent au jugé, ils mitraillent sans voir personne sous les couverts. L'ennemi finit par décrocher, abandonnant des corps drapés dans des toiles de tente peintes de vert, de jaune, de marron, de noir. Une tête ou une paire de bottes dépasse d'un buisson. Pas le temps de les regarder ni de repérer leur unité, car d'autres Allemands sont embusqués tout près, et ce n'est pas croyable ce qu'on peut perdre d'hommes par balle au front, dans le combat en sous-bois.

Et, bien évidemment, les fantassins allemands visent en priorité les têtes blanches, facilement repérables parmi les faces noires de nos Saras, Adjeraïs, Mossis ou Bambaras.

Trois heures après le début de l'attaque, GAUDIOT reçoit du Bataillon l'ordre de stopper et de s'installer pour la nuit. Il vient lui-même me transmettre cet ordre.

« Il y a longtemps que vous n'avez plus vu Baqueux ? » me demande-t-il. - BAQUEUX ? Je l'ai aperçu tout à l'heure, il y a peut-être vingt minutes, sur ma gauche. Depuis, j'ai perdu la liaison avec lui. Que lui est-il arrivé? - Je me le demande, fait Gaudiot. Sa section est là, mais il manque Baqueux et tout un groupe de combat... Peut-être s'est-il perdu ? - Peut-être... »

Nous voudrions bien le croire, mais nous savons bien, tous les deux, ce que pense l'autre sans oser le formuler à haute voix.

Au bout d'un moment, je demande à Gaudiot :

« Qu'est-ce qu'on fait ? - On s'installe pour la nuit. Faut creuser les trous. Ne vous inquiétez pas pour cela, les Tirailleurs ne vous ont pas attendu. Regardez-les plutôt! ».

Dans les bois, la nuit tombe rapidement. Il n'est pas encore quatre heures, mais on n'y voit presque plus. Avec la pénombre croissante, les conversations se font plus feutrées, l'ennemi ne tire plus, mais on le sent tout près ; c'est comme si on l'entendait respirer. De loin en loin, un cri de chouette... trop bien modulé pour être naturel !

A quatre heures et demie, il fait tout à fait nuit. À cinq heures moins le quart, un homme arrive, tout sanglant et marchant avec peine. C'est un caporal européen de la section Baqueux. Il s'affaisse au pied d'un arbre, haletant. Quelqu'un lui tend un bidon. Il boit à longs traits, cela le ranime un peu. Il parle :

« J'étais... dans le premier groupe, l'aspirant... était avec nous... une mitrailleuse... à dix mètres, tout à coup... tous tués ! »

Il s'arrête, épuisé, au bord de l'évanouissement. Mais Gaudiot se penche sur lui, le fait boire de nouveau, et l'interroge, anxieux : *« Et l'aspirant Baqueux ? Dis donc, l'aspirant ? »*. L'autre fait encore un effort : *« L'aspirant, je l'ai vu bondir en avant, une grenade dégoupillée à la main, il a eu le temps de la jeter sur la mitrailleuse, puis il est tombé...*

Après, je ne sais plus... ».

BAQUEUX était un Aspirant venu en renfort à la compagnie juste avant l'attaque sur Ronchamp. Comme pour BORRET à Torre Alfina, comme pour JEANNE sur la boucle du Garigliano, son premier combat aura été sans lendemain. Trois aspis de vingt ans, entre beaucoup d'autres, tués à la tête de leur section dans les Bataillons de la 1^{ère} Armée... »

Pierre GRANIER

Les soldats oubliés de la 1^{ère} D.F.L.

« Une unité d'Ukrainiens enrôlée dans l'armée allemande, s'était ralliée et intégrée à notre Bataillon. Elle est attaquée par les cosaques de Vasslof. Lutte sans merci entre ces deux unités, chacune ayant changé de camp. L'attaque déborde sur ma compagnie, les deux sections avancées sont contraintes au repli et refluent sur la cote 620 de Ronchamp, tenue par une section. La forêt devient plus cruelle et plus meurtrière.

EROKMA, caporal chef d'Algérie, dit François, fête aujourd'hui ses 15 ans de service. Il veut les fêter en apothéose. Il sert lui-même son fusil-mitrailleur. Négligent de s'abriter, il combat debout d'arbre en arbre. Entre deux rafles, il me lance un regard triomphant. Il montre à tous les jeunes, de toutes les races, qu'il est le meilleur, l'indomptable, l'invulnérable. Il contribue largement à établir une situation difficile. Ce jour là, la baraka était avec lui. Et la vodka coula à flots, le soir avec les Ukrainiens. »

Source : Pierre BAUTHAMY (B.M. 24). La baraka

FIN OCTOBRE-DEBUT NOVEMBRE
VIE QUOTIDIENNE DES CHAMBARAND
DANS LE SECTEUR DU LARMET



Pierre DEVEAUX (Bataillon de Marche n° 4 Chambarand)

Le 26 octobre, le B.M. 4 prend position dans les environs de FRESSE, bourgade traversée par la D 97 et arrosée par une petite rivière, le Raddon.

Nous recevons la visite du général BROSSET qui nous harangue, en nous félicitant pour nos actions passées, tout en déplorant le départ de quelques Chambarand. Le laïus de ce rude soldat, après des propos pleins de verdeur, se termine par un sonore : « *et vive la France, nom de dieu !* »

La 1^{ère} compagnie du Capitaine JEANPERRIN, l'homme à la pipe, que les anciens de la D.F.L. surnommaient « *l'homme des pitons* », prend position à la cote 701. Elle s'enterre à l'orée des bois de Fresse, à une centaine de mètres d'une ferme inhabitée et à moitié démolie par les obus.

La 2^{ème} compagnie du Capitaine MOREL relève les Légionnaires installés dans des maisons du hameau de Larmet. Bien nourri, bien chauffé, son effectif coule des jours heureux en bordure de la D 97. De temps à autre, l'éclatement d'un obus le tire de sa léthargie.

La forêt, plantée de hêtres et de chênes séculaires, en lisière de laquelle la 1^{ère} Compagnie s'est établie, dans le sens de la plus grande pente, recouvre un piton, le roc du PLAINET, qui culmine à 806 mètres. Le feuillage commence à prendre les dorures de l'automne, il pleut inlassablement.

Les hommes vivent dans des trous individuels recouverts par leurs toiles de tente. Des armes automatiques occupent les positions stratégiques. Ils sont ventre au bois, car à l'intérieur de cette belle futaie, les Allemands eux aussi sont enterrés, à moins de cent mètres de là. L'état-major de la 2^{ème} Brigade appelle l'unité qui leur fait face, la Division des sourds, probablement parce qu'elle est constituée par d'anciens réformés, récupérés par manque d'effectifs. Le front est relativement calme, mais sporadiquement, des tirs partant toujours du même endroit, enflamment toute la ligne côté français. Le commandant de compagnie localise l'endroit d'où partent à chaque fois les premières rafales, sous un chêne où veille un soldat de la 2^{ème} section.



Georges JEANPERRIN (1916-2003) - Né le 14 mai 1916 à Remiremont (Vosges), il entre en 1936 à l'Ecole spéciale militaire de Saint-Cyr d'où il sort deux ans plus tard dans la promotion « du soldat Inconnu ». Il choisit la « Coloniale » et est affecté en A.O.F, au Sénégal en juillet 1939. C'est en Haute-Volta que le surprend l'armistice. Refusant la défaite, il gagne la Gold Coast britannique d'où il

rejoint les Forces Françaises Libres au Cameroun au moment du ralliement du territoire. A Douala, il prend part à la formation du 3^{ème} Bataillon du Régiment de tirailleurs du Cameroun. En novembre 1940, adjoint au commandant de la 2^{ème} Compagnie, il participe aux opérations de ralliement du Gabon à la France libre et à la prise de Libreville sous les ordres du colonel Leclerc. Fin décembre, le 3^{ème} B.R.T.C. devient le Bataillon de Marche n°4 et rejoint la 1^{ère} Brigade coloniale pour prendre part à la campagne de Syrie en juin 1941. Après la prise de Kissoué puis de Damas, le lieutenant Jeanperrin est nommé à la tête de la 1^{ère} Compagnie du B.M. 4. Fin juillet 1941 le B.M. 4 est envoyé en Ethiopie, où seule la 3^{ème} Compagnie participe à la prise de Gondar en décembre. Le Bataillon gagne ensuite Beyrouth, en mai 1942, avant de rejoindre en Libye, en janvier 1943, les rangs de la 2^{ème} Brigade Française Libre au sein de la 1^{ère} Division Française Libre.

Le 12 avril 1943, veille du départ pour la campagne de Tunisie, il est nommé Capitaine et prend part et se distingue aux combats du Djebel Zaghouan et de Takrouna. De juillet 1943 à avril 1944, il séjourne à Nabeul avec la 1^{ère} D.F.L. où l'entraînement, les manœuvres et l'instruction se succèdent. Il débarque en Italie en avril 1944 et, le 17 mai, dans la région du Rio Mari, il pousse sa compagnie en avant sur une position dominée par l'ennemi qu'il parvient à tenir pendant 24 heures. Blessé par balle dans cette action, il refuse de se laisser évacuer et continue à assurer son commandement.

Débarqué en Provence le 16 août 1944, il se distingue dans les combats pour la libération de Toulon ; le 23 août 1944, à l'attaque du Thour, sa compagnie doit à sa maîtrise et à son exemple d'avoir atteint son objectif, après avoir relevé, sous un bombardement intense, une compagnie voisine usée par le feu ennemi. La Compagnie Jeanperrin se distingue encore lors de la campagne des Vosges, notamment pendant la prise d'Andornay le 26 septembre 1944 avant de participer à la campagne d'Alsace. Le capitaine Georges Jeanperrin termine la guerre dans le sud des Alpes où le B.M. 4 participe à la réduction des dernières résistances allemandes.

Il poursuit sa carrière dans l'Armée et sert outremer, à Madagascar puis en Indochine, en Algérie et au Cambodge, puis en République centrafricaine jusqu'en 1963. Promu Lieutenant-colonel il fait valoir ses droits à la retraite en 1964. Georges Jeanperrin est décédé le 6 janvier 2003 à Tours.

• Commandeur de la Légion d'Honneur

• Compagnon de la Libération - décret du 24 mars 1945

Source et crédit photo : Ordre de la Libération

L'homme est interrogé, il dit recevoir sur son casque, des pierres que les Allemands lui lancent...! C'est pour se défendre qu'il ouvre le feu! En réalité, tombent des glands dodus et lourds qui, au contact de son couvre-chef d'acier font un bruit d'enfer.

Si notre ami se reconnaît, qu'il ne nous en veuille pas, car c'est en toute amitié que nous contons cette histoire.

Un matin, deux hommes du 2^{ème} groupe de la 2^{ème} section qui sont allés fouiner dans la grange de la maison abandonnée, se présentent devant leur chef disant avoir trouvé une grosse pipe cachée dans le foin.

« Une pipe en bruyère ? », demande-t-il. « Non chef, une grosse pipe en cuivre, comme ça »... Il comprend qu'il s'agit d'un chapiteau d'alambic. « Retournez dans la grange et cherchez bien, vous devez découvrir, caché dans le fourrage, un réfrigérateur muni d'un serpent, à l'intérieur, ainsi qu'une grosse marmite en cuivre ».

Tout était bien là, le propriétaire, bouilleur de cru, avait dissimulé le matériel dans le foin avant de quitter les lieux.

Devant la ferme il y a des tonneaux éventrés à demi pleins de quetsches fermentées ; le chef de groupe comprend alors qu'avec un peu d'astuce, il peut fabriquer de l'eau-de-vie !

Se prenant la tête entre les mains, il se souvient qu'enfant, il avait vu son père également bouilleur de cru, distiller les cerises et les prunes de ses vergers. Comment s'y prenait-il ? Peu à peu il reconstitue ses gestes : il plaçait l'alambic sur une chaudière et y versait jusqu'aux trois quarts de sa contenance, les fruits fermentes. Il coiffait ce récipient en cuivre, du chapiteau ressemblant, effectivement, à une grosse pipe renversée dont l'extrémité s'emboîtait dans le serpent du réfrigérateur rempli d'eau fraîche. Il allumait dans la chaudière, un feu moyen et bientôt par un robinet situé à la base du réfrigérateur, sortait l'eau-de-vie, goutte à goutte (d'où le nom de goutte donné à l'eau-de-vie dans les régions de l'Est).

« Allons-y » : il répète d'instinct tous les gestes de son père et voilà que la gnôle commence à tomber dans les gourdes. La première, très forte, est imbuvable, tant son degré est élevé, mais le taux d'alcool diminue au fur et à mesure que s'avance la distillation.

Il comprend qu'il faut faire un mélange de ce miraculeux breuvage pour l'amener à un degré raisonnable.

Par chance, et aussi par déduction, ses hommes trouvent l'alcomètre dans le tiroir d'un bahut effondré. C'est un jeu d'enfant de doser l'eau-de-vie à 45°. A partir de ce moment, la 2^{ème} section de la 1^{ère} Compagnie a beaucoup d'amis et le chef de bataillon vient souvent l'inspecter !

L'ennui, c'est que l'odeur bien particulière de la distillation, perçue de très loin, doit chatouiller agréablement les narines des types d'en face. Ils sont peut-être sourds, mais pas dépourvus d'odorat et la 2^{ème} section devient une unité à haut risque !

Le va-et-vient entre l'alambic et les positions obligeait les hommes à passer chaque matin devant les cadavres de deux Allemands, bien conservés à cause du froid, mais dont les visages étaient devenus brun terreaux. Au petit matin, dans un étonnant contraste, le givre irisait leurs cils et leurs sourcils. Ils étaient presque beaux, ces pauvres bougres, soldats perdus d'une injuste cause.

A tour de rôle, les 1^{ère} et 2^{ème} Compagnies vont se reposer un jour ou deux au hameau des VIAUX, à deux kilomètres à l'arrière des lignes. Le B.M. 4 s'éternise sur ses positions ; on nous dit que la Division est en rupture de stock d'essence.

Le 7 novembre, la 2^{ème} Compagnie relève la 3^{ème} et monte à la cote 701 où elle pose un réseau de barbelés. Le front est relativement calme. Apprenant notre histoire de distillation, les hommes du Lieutenant ARTIERES et de l'Adjudant-chef GOURDAIN nous demandent de leur prêter notre alambic, nous accédons à leur désir.

Au crépuscule du 7 novembre, la neige commence à tomber. Nous nous glissons pour la nuit dans nos trous inconfortables. Le lendemain à l'aube, nous découvrons un spectacle étonnant : le poids de la neige, dont vingt centimètres recouvrent le sol, a dépouillé les arbres de leurs feuilles jaunies et là, toutes proches, nous devinons les positions ennemies. Ils sont vraiment tout près ! Ceux de la 2^{ème} les voient, ils s'interpellent. Sans succès, FLEURET les invite à prendre le café !

Nous récupérons notre alambic en le transportant sûr une luge et recevons une volée d'obus, car ceux d'en face ont dû nous apercevoir ».

Pierre DEVEAUX

LE PADRE CALMELS AU ROC DU PLAINET par Claude DURIX (Bataillon de Marche n° 5)

(...) Car il y en a des moments violents où le réconfort est vital, ainsi vers le ROC DU PLAINET, sous les tirs effroyablement meurtriers de l'artillerie ennemie et par une nuit si noire que les hommes se tiennent par le pan de la capote pour ne pas s'égarer dans les positions ennemies.



Roc du Plainet - Source : Ville de Ronchamp

«... en face de nous, toute la nuit s'emplit de bruits légers, de mouvements clandestins, de déplacements discrets que l'on devine, on entend des cris légers de reconnaissance, comme des oiseaux de nuit, des chats-huants qui se répondent, dans les bois en face de nous. Ce sont dans la vallée, des patrouilles ennemies qui s'activent, se rapprochent de plus en plus, elles sont repérées, nos mortiers, nos armes automatiques tirent, nous recevons des tirs de 88 allemands qui protègent le repli des leurs, notre artillerie riposte, puis tout se calme, seuls nos canons continuent à tirer leurs salves jusqu'au petit jour.... Mais tout à coup, reviennent le commandant, le médecin-chef, l'aumônier. Nous attaquons immédiatement. Les ordres sont donnés. Comme d'habitude avec mes brancardiers, je marche en tête, avec la compagnie qui attaque, c'est la troisième Compagnie et plus précisément la section que commandait François le GUEN. L'aumônier (le Père Norbert Calmels), on dit « le padré » ainsi appelaient-on les aumôniers à la 8^{ème} Armée Britannique, marche avec moi comme d'habitude... Ça pétarade toujours aussi sec.

Un ancien cosaque qui vient de s'engager, venu d'on ne sait où, se faufile d'arbre en arbre, arrive jusqu'à l'abri d'où la mitrailleuse nous tire dessus, jette une grenade. Les tirs s'arrêtent pour un temps. On continue.

D'autres blessés qu'on ramasse, qu'on évacue vers l'arrière après un premier pansement. Vite, vite ! Celui-là, hélas, est mort : un trou noir au milieu du front. Le padre le bénit, dit une prière, nous nous regardons comme cela, furtivement, pas le temps de s'attendrir, il faut continuer...

Le lendemain dès l'aube, nous repartons dans la forêt après dix minutes de préparation d'artillerie et une minute de mitrailleuses. Une marche fatigante, toute la journée : avec l'aumônier, nous restons côte à côte, puisque nos travaux sont complémentaires, il nous faut souvent faire un plongeon dans la boue quand les vols de ferraille et les chuintements sinistres qui les précèdent se font trop proches. Il fallait compter aussi avec des tireurs d'élite isolés, cachés dans les arbres. Ils se laissaient dépasser, et ils tiraient ensuite, de préférence sur les officiers... Nous faisons donc très attention, en regardant à la fois au sol pour déceler la présence de grenades piégées en travers des chemins, et en l'air vers la cime des arbres pour détecter les tireurs-suicide. (...)

En fin d'après-midi, descente à pic sur la vallée... nous faisons une quarantaine de prisonniers et nous dormons là, grelottant dans le froid glacial de la nuit. Nous sommes dangereusement en pointe, il faut attendre que le reste du Bataillon nous ait rejoints. Rougegoutte, Petit-Magny, La Chapelle, Le Chatelet, Etueffont, sont les noms des villages que nous libérons ... avec encore de longues marches de contournement dans la montagne, des tirs d'artillerie sous lesquels on fait le gros dos, des tanks imprévus, des mitrailleuses ou des mortiers qui se démasquent et qui nous valent encore trop de tués et de blessés, et des nuits passées dans les forêts sous la pluie battante ».

Extraits du manuscrit* du Docteur Claude DURIX (B.M. 5) cités par Jean BROT dans son article : « Le Capitaine Aumônier Norbert Calmels »

* « Sur les chemins de l'espérance. Souvenirs d'un ancien de la France Libre 1940-1945, Libye - Tunisie - Italie - France, chères épopées de nos jeunesses ».

29 septembre- 8 Octobre 1944 – Le Front des Vosges

La Légion au Col de la Chevestraye

Sortie Mémoire de l'école de Champagny
au Col de la Chevestraye
Juin 2013
Alain JACQUOT-BOILEAU

Le mardi 4 juin 2013, deux classes de CM1-CM2 soit 50 élèves, encadrés par Mr Alain Jacquot-Boileau et deux enseignant(e)s, accompagnés de 18 parents d'élèves et membres d'associations ont parcouru le sentier du Souvenir n°1 du Canton de Champagny. Emmenés en bus au col de la Chevestraye, les élèves sont redescendus à pied par le sentier forestier balisé, avec les explications d'Alain Jacquot-Boileau.

« Nous avons découvert le circuit du Plainet. Le bus nous a conduits au col de la Chevestraye, point de départ de la marche (600 m d'altitude).

En 1944, les armées libératrices seront stoppées par les Allemands du début octobre jusqu'au 19 novembre. Les combattants seront obligés de s'enterrer dans les forêts environnantes.

Fresse est libéré le 25 septembre. Il y aura des combats sur cette ligne de crête pendant deux mois. (...)

La forêt que nous traversons n'existait pas à l'époque, les sapins ont été plantés après la guerre. Nous arrivons sur le site du hameau le Bois la Dame complètement détruit par les combats de septembre 1944. Les Allemands resteront là jusqu'au 19 novembre. On voit des traces de tranchées en limite de forêt. Nous arrivons au col du COPOROT (810 m d'altitude).

La source « Jean le Chat » était un point de ravitaillement pour les soldats et auparavant pour les hommes du maquis du Plainet. Autres endroits où les résistants se ravitaillaient, la ferme de Narbier et le hameau du Plainet. On voit un arbre gravé par les maquisards afin d'indiquer la direction de la fontaine. On trouve des trèfles (plaques pour transporter des obus), des queues de cochons, des casques, des étuis de masques à gaz ... Plus loin d'autres arbres gravés... On rencontre une borne intercommunale avec les lettres P F (Plancher-Bas-Fresse).

Le Maquis : les hommes gagnent le maquis après le débarquement du 6 juin 1944. L'ordre est donné par le message radio « Poussez feuillages, bruissez roseaux ». 150 hommes se rendent au Plainet, ils sont trop nombreux. On renvoie les vieux et les chargés de famille. Ils s'installent à la côte du Martenot.

Le 1^{er} septembre, un avion allemand s'écrase avec 3 personnes à son bord : un s'enfuit, une femme est morte, un militaire est blessé. Les maquisards pensent alors être repérés. Ils évacuent, vont vers le Chérumont, puis la chapelle du Mont-de-Vanne.

Circuit
du
Souvenir



Le Roc du Plainet et le Col de la Chevestraye

Crédit ill. : Office de tourisme de Ronchamp



Circuit du souvenir n° 1 du Col de la Chevestraye
Crédit photo : Serge Robert

Contrairement au circuit du souvenir n° 2 (cf. article sur la libération de Ronchamp et Eboulet) récemment débalisé, le circuit n° 1 du Roc du Plainet et du col de la Chevestraye est toujours en service.

« Ces deux chemins avaient été créés par le comité du Souvenir français de Champagny avec le concours des collégiens du club histoire du collège de Champagny à l'initiative du Comité, du principal de l'époque et d'un professeur d'histoire. Ils avaient pour but de mettre en avant les vestiges qui subsistaient de la zone de front Sud (Eboulet/Ronchamp) et Nord (Col de la Chevestraye). Le chemin de la Chevestraye est entièrement entretenu par notre Comité ; cependant, malgré l'intérêt et les nombreux randonneurs qui le parcourent, il devient difficile de l'entretenir en raison du manque de bénévoles ». Serge Robert, Président du comité cantonal du Souvenir Français de Champagny



Crédit photos :
<http://fresse.cchvo.org>



29 septembre- 8 Octobre 1944 – Le Front des Vosges

La Légion au Col de la Chevestraye

Les maquisards avaient construit trois abris en toile. Ils allaient se ravitailler à Plancher-Bas ou à Fresse. Tout près, on voit un arbre gravé d'une croix de Lorraine.

Robert Millotte avait 19 ans à l'époque. Il n'est redescendu à Champagny qu'une seule fois. Il raconte le parachutage de Palente.

Ils partirent une trentaine le soir en file indienne et rencontrent une voiture vide. C'étaient des hommes du maquis du Chérumont apeurés et cachés plus loin. Ils mettent en place des feux de paille. L'avion n'est pas venu.

Le jour de l'évacuation du maquis, ils sont passés non loin du tunnel des Granges Godey gardé par des Allemands armés de mitrailleuses.

Le 1^{er} septembre, ils sont réveillés par un grand bruit. Une patrouille est envoyée et découvre l'avion allemand écrasé. Il devait se préparer à atterrir (l'aérodrome de Malbouans est proche) et a heurté le sommet des arbres. L'Allemand blessé sera soigné par le docteur Duclerget de Champagny. Lors de l'évacuation, les hommes du maquis laisseront cet Allemand à Passavant en lui indiquant la direction de Champagny.

Il y a une dizaine d'années, restaient dans la forêt quelques débris de cet avion : ferraille, aluminium et mica. Aujourd'hui il ne reste rien.

Nous quittons l'endroit et repartons vers Champagny en passant par le Sabotrot (622 m) et son panorama sur Champagny ».

Alain JACQUOT-BOILEAU



Plaque en mémoire de la 1^{ère} D.F.L. et de la 1^{ère} D.B. dans les combats pour la libération de Fresse, apposée sur la façade de l'ancienne Mairie de Fresse



Crédit photos : S. Robert



Vestiges et arbres gravés par les soldats français dans cette forêt

Crédit photos : Alain Jacquot-Boileau

BIBLIOGRAPHIE

- L'épopée de la 13^{ème} Demi-brigade de Légion Etrangère 1940-1945. André-Paul COMOR. Nel éditions, 1988
- La saga d'un Français Libre. Général Jean SIMON (13 D.B.L.E.) Presses de la Cité, 2000
- Les carnets du Lieutenant-Colonel BRUNET DE SAIRIGNE (13 D.B.L.E.). Nel éditions, 1990
- Soldats de Vlassov et détachements soviétiques en France 1943-1945, Georges COUDRY [Lien](#)
- Carnet de route de la Mer Rouge au cœur de l'Allemagne. André SEBART (B.M. 24)
- Les soldats oubliés de la 1^{ère} D.F.L. Pierre GRANIER (B.M. 24) Les presses du Midi, 2004
- Le bataillon de Chambaran, secteur 3 de l'Armée secrète de l'Isère. Pierre DEVAUX. P.U.G., 1994
- Georges JEANPERRIN (B.M.4), biographie del'Ordre de la Libération [Lien](#)
- Le Capitaine Aumônier Norbert CALMELS (B.M. 5), par Jean Brot [Lien](#)
- Jacques ROUMEGUERE (R.A.), biographie et documents, site des Compagnons de la Libération du Loiret [Lien](#)
- Randonnée histoire et patrimoine : circuit du Plainet et de la Chevestraye. Office du tourisme de Ronchamp [Lien](#)
- Les combats de la 1^{ère} D.F.L. en Franche-Comté. Général Saint Hillier [Lien](#)
- La 1^{ère} D.F.L. Les Français Libres au combat. Général Yves GRAS. Presses de la Cité, 1983

PHOTOGRAPHIES

- Sortie Mémoire de l'école de Champagny au Col de la Chevestraye. Alain Jacquot-Boileau [Lien](#)
- Vues du Col de la Chevestraye, Blog Alain Jacquot-Boileau [Lien](#)

Blog Division Française Libre [Lien](#)
Fondation B.M. 24 - Obenheim [Lien](#)